

## La peur est-elle une obligation morale ?

« L'heuristique de la peur » de Hans Jonas

[1] De même que nous ignorerions le caractère sacré de la vie si l'on ne tuait pas, et que le commandement « Tu ne tueras pas » ne ferait pas apparaître ce caractère sacré ; et de même que nous ignorerions la valeur de la véracité s'il n'y avait pas de mensonge, la liberté s'il n'y avait pas d'absence de liberté et ainsi de suite, de même aussi dans notre cas d'une éthique encore à rechercher de la responsabilité à longue distance qu'aucune transgression actuelle n'a déjà révélée maintenant dans la réalité, c'est seulement la *prévision de la déformation* de l'homme qui nous procure le concept de l'homme qu'il s'agit de prémunir et nous avons besoin de la *menace* contre l'image de l'homme – et de types tout à fait spécifiques de cette menace – pour nous assurer d'une image vraie de l'homme grâce à la frayeur émanant de cette menace.<sup>1</sup> Tant que le péril est inconnu, on ignore ce qui doit être protégé et pourquoi il le doit : contrairement à toute logique et toute méthode le savoir à ce sujet procède de ce contre quoi il faut se protéger. [2] C'est ce péril qui nous apparaît d'abord et nous apprend par la révolte du sentiment qui devance le savoir<sup>2</sup> à voir la valeur dont le contraire nous affecte de cette façon. Nous savons seulement *ce qui* est en jeu lorsque nous savons *que* cela est en jeu.

Car il en va ainsi de nous : la reconnaissance du *malum* nous est infiniment plus facile que celle du *bonum* ; elle est plus immédiate, plus contraignante, bien moins exposée aux différences d'opinion et surtout elle n'est pas recherchée : la simple présence du mal nous l'impose alors que le bien peut être là sans se faire remarquer et peut rester inconnu en l'absence de réflexion (celle-ci réclamant des conditions spéciales). Par rapport au mal nous ne sommes pas dans l'incertitude ; la certitude par rapport au bien nous ne l'obtenons généralement que par le détour de celui-ci. Il est douteux que quelqu'un eût jamais fait l'éloge de la santé sans au moins le spectacle de la maladie, celui de la probité sans celui de la canaillerie et celui de la paix sans être averti de la misère de la guerre. Nous savons beaucoup plus tôt ce que nous ne voulons *pas* que ce que nous voulons. C'est pourquoi la philosophie morale doit consulter nos craintes préalablement à nos désirs, afin de déterminer ce qui nous tient réellement à cœur. [...]

1 : Pour Jonas, c'est toujours le fait que quelque chose soit détruit, menacé ou corrompu qui en révèle la *valeur* ; c'est l'expérience de la guerre qui nous révèle la valeur de la paix, etc. De même, ce qui a de la valeur, ce que nous devons protéger dans la vie des générations futures nous est révélé par la représentation de ce que serait un avenir dans lequel ces valeurs seraient détruites ou compromises. C'est seulement aux yeux de celui qui imagine un avenir dans lequel les hommes seraient privés de conditions de vie dignes que ces conditions (par exemple : pouvoir respirer un air non toxique) apparaissent comme des valeurs qu'il *faut* protéger.

2 : Nous commençons par *avoir peur* de perdre quelque chose, avant de savoir que nous le désirons : le sentiment de la crainte précède la connaissance de nos désirs.

[3] Bien que l'heuristique de la peur ne soit certainement pas le dernier mot dans la quête du bien, elle est pourtant un premier mot extrêmement utile et sa capacité devrait être pleinement exploitée dans un secteur où si peu de mots nous sont accordés sans avoir été cherchés. [...]

Oui, là où ce mot ne nous est pas accordé sans avoir été cherché, le chercher devient une obligation, parce que là aussi il est inévitable de se laisser guider par la crainte. C'est le cas avec « l'éthique de l'avenir » que nous cherchons, dans laquelle ce qui doit être craint n'a précisément pas encore été éprouvé et que cela est peut-être sans analogie aucune dans l'expérience actuelle ou passée. Ici, le *malum* imaginé doit donc assumer le rôle du *malum* éprouvé et cette représentation ne s'impose pas automatiquement mais il faut se la procurer délibérément : se procurer cette représentation par une pensée tournée vers l'avenir devient la première obligation, pour ainsi dire l'obligation liminaire de l'éthique qui est ici cherchée. [...]

[4] Mais on voit aussitôt que n'étant pas le mien, ce *malum* imaginé ne provoque pas la crainte de la même façon automatique que le fait le *malum* que j'éprouve et qui me menace moi-même. Cela veut dire que la crainte ne s'installe pas plus automatiquement que ne le fait la représentation de ce qui est à craindre. Elle aussi, il faut d'abord « se la procurer ». La situation n'est donc pas aussi simple que pour Hobbes qui, lui aussi, prend comme point de départ de sa morale la crainte [...], à savoir la crainte d'une mort violente.<sup>3</sup> Celle-ci est bien connue, toujours proche et provoque la peur extrême comme la réaction la plus spontanée, la plus contraignante de la pulsion d'auto-conservation innée de notre nature. La représentation du destin des hommes à venir, à plus forte raison celle du destin de notre planète, qui ne concerne ni moi ni quiconque encore lié à moi par les liens de l'amour ou du partage immédiat de la vie<sup>4</sup>, n'a pas de soi cette influence sur notre

3 : Nous avons vu en cours, en expliquant les textes de Kant, que pour Hobbes c'est la peur de la mort violente résultant de la « guerre de tous contre tous », résultant d'une vie sans lois, qui poussait les individus à entrer dans une société régie par le droit. Et nous avons vu que, chez Kant, seule était réellement motrice l'*expérience effective* des conséquences catastrophiques (guerre, etc.) résultat de l'absence de lois (dans la société, et entre les États). Ce que souligne ici Hans Jonas, c'est que nous devons, nous, prendre des décisions sans être nous-mêmes menacés dans notre vie, sans faire l'expérience des conséquences que nos décisions impliqueront pour les générations futures. Nous devons donc « prendre les devants », nous projeter par imagination dans la situation dans laquelle se trouveront les générations futures, pour « prendre peur » d'une manière éthique, morale ; car il ne s'agit plus ici d'avoir peur *pour nous*, de craindre pour notre survie ou notre dignité, mais bien d'avoir peur *pour ceux qui viendront après nous*. Ce que souligne Hans Jonas, c'est que cette « peur pour » ceux qui n'existent pas encore n'a rien d'automatique, elle n'est pas liée à notre instinct de survie ou à nos tendances égoïstes naturelles. Nous devons donc la provoquer volontairement en nous, par un effort d'imagination et en nous « rendant disponible » à la peur qui résultera de nos anticipations. L'éthique réclame donc bel et bien de notre part un effort volontaire.

4 : Quand j'ai peur *pour* mes proches ou ma famille, il s'agit déjà d'en sentiment qui est d'ordre éthique, moral, car ce n'est pas seulement *mon* intérêt qui est pris en compte. Mais il s'agit

âme ; et pourtant elle « doit » l'avoir, c'est-à-dire que *nous* devons lui concéder cette influence. Il ne peut donc pas s'agir ici, comme chez Hobbes, d'une peur [...] qui s'empare de nous de sa propre force, à partir de son objet, mais d'une peur de type spirituel qui en tant qu'attitude est notre propre œuvre. L'adoption de cette attitude, ce qui veut dire le fait de s'apprêter à devenir disponible, à se *laisser* affecter par le salut ou le malheur des générations à venir, quoique seulement d'abord imaginée, est donc la seconde obligation liminaire de l'éthique recherchée [...]. (69)

[5] Au principe Espérance<sup>5</sup>, nous opposons le Principe Responsabilité, et non le principe Crainte. Mais sans doute la crainte fait-elle partie de la responsabilité tout autant que l'espérance et, puisqu'elle a le visage moins attrayant, et que dans les milieux bien-pensants elle jouit d'une certaine mauvaise réputation morale et psychologique, nous devons ici encore une fois nous en faire les avocats, car elle est aujourd'hui plus nécessaire qu'à un certain nombre d'autres époques, où, faisant confiance à la bonne marche des affaires humaines, on pouvait la mépriser comme une faiblesse des pusillanimes<sup>6</sup> et des craintifs. [...]

L'espérance est une condition de tout agir, puisque celui-ci présuppose qu'il est possible d'aboutir à quelque chose, et qu'il parie de le faire dans le cas présent.<sup>7</sup> [...] La peur qui fait essentiellement partie de la responsabilité n'est pas celle qui

---

encore d'un intérêt qui se rapporte à moi, par un lien d'amour ou d'amitié. Dans le cas des générations futures, ce lien entre moi et l'intérêt pour lequel je crains tend à disparaître : ce qui renforce la dimension morale de la crainte... mais exige d'autant plus de notre part un effort volontaire. Craindre pour ses enfants comporte encore un élément instinctif ; craindre pour les générations futures n'en a plus.

5 : Hans Jonas oppose ici son principe à celui qu'a formulé Ernst Bloch, un autre penseur allemand. Pour Bloch, le sentiment qui pourra pousser les hommes à agir pour orienter la technique, non vers une destruction de l'humanité ou de la dignité des hommes, mais au contraire vers un avenir dans lequel l'Homme réalisera pleinement son humanité, c'est l'espérance. Seul peut trouver la force de contraindre le progrès technique à se détourner d'un futur catastrophique (vers lequel il tend actuellement, et auquel il aboutira si on ne s'en rend pas maître) celui qui sait *vers quoi* il veut orienter la technique, *quel monde* il veut construire, celui qui place son espérance dans un avenir meilleur et trouve ainsi l'énergie nécessaire aux efforts permettant de le faire naître. Pour Bloch, la question-clé n'est pas : quel avenir devons-nous craindre (la peur nous donnant alors l'élan nécessaire pour prendre des décisions courageuses), mais *quel avenir voulons-nous faire naître ? Au service de quoi* voulons-nous mettre le progrès technique ? Pour Hans Jonas, c'est bien la *première* question qui est nécessaire aujourd'hui. Cela ne signifie pas que l'espoir ne soit pas nécessaire ; mais l'espoir que nous devons avoir, c'est l'espoir *qu'il soit encore possible d'éviter le mal que nous redoutons*. De sorte que la peur reste l'affect primordial.

6 : pusillanime : qui manque d'audace, craint le risque, les responsabilités.

7 : Le fait d'agir suppose toujours l'espérance : car pour faire quoi que ce soit, il faut déjà espérer que mon action pourra atteindre, en tout ou partie, le but recherché. En prenant le contre-pied d'un lieu commun, on peut bel et bien dire « qu'il est nécessaire d'espérer pour entreprendre » : pourquoi entreprendrais-je quoi que ce soit si je savais que ce que je fais n'a aucune chance d'aboutir ?

déconseille d'agir, mais celle qui invite à agir ; cette peur que nous visons est la peur *pour* l'objet à l'égard duquel nous sommes responsables. [...] La responsabilité est la *sollicitude*, reconnue comme un devoir, à l'égard d'un autre être ; sollicitude qui, lorsque sa vulnérabilité est menacée, devient un « se faire du souci ». [...] La peur est déjà contenue dans la question originale avec laquelle on peut s'imaginer que commence toute responsabilité active : que lui arrivera-t-il, si moi je ne m'occupe *pas* de lui ? Plus la réponse est obscure, plus la responsabilité se dessine clairement. Et plus ce qui est à craindre est encore loin dans l'avenir, plus c'est éloigné de notre propre bien-être ou de notre propre malheur [...], plus la lucidité de l'imagination et la sensibilité du sentir doivent être délibérément mobilisées à cet effet : une *heuristique* de la peur qui dépiste le danger devient nécessaire. [...] [6] Dans une telle situation, qui nous semble être celle d'aujourd'hui, l'effort conscient pour arriver à une crainte désintéressée<sup>8</sup>, dans laquelle devient visible, en même temps que le mal, le bien qui en préserve<sup>9</sup> [...], la peur elle-même devient donc la première obligation préliminaire d'une éthique de la responsabilité. A celui qui estime que sa source, « crainte et tremblement » [...] n'est pas assez digne du statut de l'homme, on ne peut pas confier notre sort.<sup>10</sup> Quant à nous, nous ne craignons pas le reproche de pusillanimité ni de négativité, en décrétant de la sorte que la crainte est une obligation, ce qu'elle ne peut naturellement être qu'accompagnée de l'espérance (à savoir celle d'éviter le pire) : une peur fondée, non la pusillanimité ; peut-être même l'angoisse, mais pas l'anxiété ; et en aucun cas la peur ou l'angoisse *pour soi-même*. Éviter l'angoisse là où elle est de mise, ce serait en effet de l'anxiété.<sup>11</sup>

---

8 : Une crainte désintéressée est une crainte qui ne se rapporte plus directement à *mon* intérêt ; en ce sens, un acte de charité peut être (doit être) « désintéressé » : cela ne veut évidemment pas dire qu'il ne s'intéresse pas à l'intérêt de l'autre, mais qu'il se détache de l'intérêt personnel de celui qui agit.

9 : Le rapport entre crainte et espérance se retrouve donc dans le rapport Bien / Mal. La peur naît de la représentation du mal à venir, d'une catastrophe qui s'annonce pour les générations futures ; et de même que l'espoir était au service de la peur (j'espère qu'il est encore possible... d'éviter ce que je redoute), le « bien » se définit ici par rapport au mal : ce qui est « bien », c'est ce qui permettra d'éviter le mal, d'écarter la menace, de conjurer la catastrophe qui s'annonce.

10 : Hans Jonas précise ici, en note, à qui il pense : à Ernst Bloch bien sûr, mais aussi à Jean-Paul Sartre, très critique à l'égard de toute morale fondée sur la peur : « La peur en particulier est un état d'esprit qui supprime l'homme ; par conséquent subjectivement et surtout objectivement, le contraire vaut pour l'espérance : elle réanime ». Dans l'optique de Sartre, la peur paralyse, stupéfie, tandis que l'espérance donne le courage de nous projeter dans l'avenir et de nous efforcer d'atteindre nos buts.

11 : Être « anxieux », c'est s'abstenir d'agir de peur de faire quelque chose d'inapproprié ; l'angoisse que nous devons éprouver face à la menace qui pèse sur les générations futures, c'est donc s'opposer à l'anxiété, puisque cela nous pousse à agir pour assumer notre responsabilité. Être anxieux, ce serait ici : fuir la peur que nous *devrions* ressentir pour autrui, avoir peur d'avoir peur.

Questions :

1. En quoi peut-on dire que, chez Jonas, le mal est le révélateur du bien ?
2. En quoi peut-on en déduire que la morale doit plutôt consulter nos craintes que nos désirs ?
3. En quoi peut-on dire que l'un de nos premiers devoirs, à l'égard des générations futures, est un devoir d'*imagination* ?
4. En quoi peut-on dire que la crainte nécessaire à la nouvelle éthique est une crainte *volontaire* ? Quel effort exige-t-elle de notre part ?
5. En quel sens peut-on dire que, pour Hans Jonas, si l'espérance est nécessaire, ce doit être une espérance qui naît de la peur ?
6. En quel sens peut-on dire que, pour Hans Jonas, aujourd'hui, la véritable force morale consiste à avoir le *courage* d'avoir peur ?